

CHAPITRE I

La vieille machine à vapeur renâclait devant la faible pente. Par trois fois, elle avait patiné sur les rails verglacés, finissant par reculer jusque sur le plat de la petite vallée encaissée entre deux anciennes montagnes recouvertes de glace. Seuls les sommets trop aigus restaient dénudés jusqu'au roc de couleur rouge.

— D'abord on manque de puissance, décréta Condor, et ensuite les rails sont trop glissants. Videz le bac à cendres de la machine pour aller jeter le contenu sur les voies. Moi, je me charge de faire remonter la pression dans cette foutue chaudière.

— Tu n'y arriveras pas, lui lança Manuêlo en sautant sur la glace. Il y a des fuites un peu partout. Regarde ces manchons de glace, ces stalactites.

— Justement. La glace obture les fuites. Je vais le découper maintenant.

— Tu sais que c'est le dernier. Si nous n'en trouvons pas, là-haut à Managa, tu nous condamnes à une mort rapide.

Condor ne répondit pas. C'était un colosse qui n'envisageait pas qu'on puisse discuter ses paroles. Il était le dernier Patagon à avoir vu vivant un Condor parce que son grand-père en élevait pour les exhiber dans les foires. Mais le dernier mâle était mort de maladie et peu après la dernière femelle, sans avoir pondu un seul œuf.

Il passa dans le tender et allongea le cadavre sur le billot. C'était celui d'un homme de taille moyenne métissé d'Indien, les yeux bridés, les pommettes hautes. D'un coup de hache, Condor le décapita. Puis il le démembra méticuleusement sans gaspiller ses coups. Le plus difficile, c'était le tronc. En général, il le découpait dans le sens de la longueur en deux parties égales, en quatre coups de hache. De ces deux parties il en faisait six autres. Ainsi on pouvait les transporter sans peiner jusqu'au foyer de la

locomotive. Celle-ci datait de cinq cents ans au moins, ayant été retrouvée dans un musée, cent cinquante ans plus tôt, exposée dans plusieurs stations de Patagonie avant que Condor et les siens ne la volent voici quelques mois. Désormais elle fonctionnait au cadavre. Il fallait d'abord obtenir un bon feu par n'importe quel moyen, bouses de lama, bois subglaciaires ou même fuel quand on en trouvait. Ou encore de l'huile de phoque ou de baleine venant de l'Antarctique. Condor et ses amis avaient pu un jour immobiliser un convoi de deux cents wagons-citernes sur le grand réseau de Patagonie. Le temps que les gardes de la Panaméricaine interviennent, ils avaient crevé un container isotherme. L'huile, en s'échappant, se gelait et ils avaient pu emporter chacun une sorte de cylindre de plusieurs kilos. L'huile ne gelait jamais à cœur mais en surface devenait très dure, l'intérieur formant une sorte de gélatine.

Trois hommes l'aidèrent à transporter les morceaux du dernier cadavre pendant que les

autres répandaient les cendres plus haut. Le manomètre commença de vibrer, l'aiguille monta et, sans prévenir, Condor ouvrit la vapeur en direction des deux pistons. Les roues patinèrent follement puis accrochèrent. La vieille Pacific se hissa peu à peu vers le sommet du col, les hommes sautant en marche. Normalement on devait apercevoir la verrière de Managa tout de suite après le dernier tournant.

Condor était le chef de station d'un petit village nommé Hedigo. Lorsque le courant fourni par la grande centrale de Magellan avait été détourné dans sa plus grande partie pour creuser le grand axe subglaciaire Nord-Sud, Condor avait été d'une lucidité visionnaire, comprenant que désormais la Panaméricaine, représentée par sa principale actionnaire Lady Diana, ne fournirait plus de courant avant plusieurs années, sacrifiant délibérément des millions de personnes à sa politique de grandeur. Le premier, il avait songé aux cadavres lorsque, dans la semaine

qui suivit, un quart de la population d'Hedigo Station décéda. Il parvint à convaincre les familles de lui confier les corps. Pendant un mois, il entassa les cadavres dans un ancien entrepôt extérieur non climatisé. Il fit même récupérer les corps dans un rayon de plus en plus grand autour de la station dont il était le chef. Rapidement, toutes les sources d'énergie devinrent rares ou disparurent. On creusa, à la main faute de laser, sous la station, mais en vain. Il aurait fallu un puits de cinq cents mètres pour atteindre le sol de la planète, sans aucun espoir d'y trouver une forêt, de la tourbe ou même du pétrole.

Depuis quelque temps, il devenait difficile et dangereux de trouver des cadavres. Alors que le nombre de décès augmentait bien évidemment. Les survivants, désormais, échangeaient leurs morts contre de la nourriture ou une énergie de remplacement. La bande de Condor organisée militairement avait dû à plusieurs reprises attaquer des isolés qui possédaient des stocks de cadavres.

Au début, Condor affirmait que la loi de la majorité devait justifier leur violence, mais depuis peu ce genre d'éthique n'était plus acceptable et d'ailleurs il s'en moquait. Les morts tués en défendant leurs cadavres devenaient à leur tour produits énergétiques. C'était dans la logique des temps glaciaires.

— La verrière, dit Manuelo qui penchait sa tête encapuchonnée de fourrure hors de la locomotive.

Il portait aussi un masque en plastique moulé directement à chaud sur son visage, alimenté en air tiédi par un tuyau souple qui plongeait dans le reste de ses vêtements.

— Soyez prêts, dit Condor. Malgré mes calculs de probabilités, il peut rester des survivants mais j'en doute. Voici quinze jours qu'aucun convoi n'est passé sur cette ligne secondaire. Ils doivent être tous morts.

— A combien estimes-tu le nombre ? demanda un certain Pecho.

— Trois cents. Mais ils ont dû en brûler également. Mettons la moitié, ce sera déjà un grand coup.

Le sas était fermé et, comme il se manœuvrait à la main, deux hommes descendirent pour pousser les portes de cette écluse thermique sur des rails qu'il fallut dégager avec une pioche en bois dur, l'acier finissant par éclater car il n'était plus de qualité.

Soudain une voix sortit d'un haut-parleur disposé dans le sas :

— Stop ! Pas un geste de plus. Nous sommes en train de vous viser avec nos fusils et notre mitrailleuse. Un pas de plus et nous tirons. Que voulez-vous ?

Condor descendit de la machine et s'approcha du sas, aperçut l'orifice d'un parlophone acoustique et répondit :

— Nous achetons les cadavres. Nous les payons jusqu'à dix dollars pièce si leur nombre est élevé. Vous devez en posséder.